

Visages du siècle

Raymond Roy

Raymond Roy a 20 ans. La veille de Noël, avec 10 \$ dans les poches, il s'arrête à une épicerie à Drummondville. Dans la foule, anonymes, une mère et une petite fille de deux ans qui pleure. Ému, il leur achète du lait. Il ne reverra pas l'enfant, mais le souvenir de son visage ne le quittera jamais. Il est revenu chez lui, troublé, inquiet, interrogateur.

L'événement marquera sa vie : plutôt que de se diriger en lettres, après son cours classique au Collège de Nicolet, Raymond Roy prend le virage de l'apostolat. Il sera prêtre-ouvrier. Dès lors, son destin sera lié à la pauvreté.

À 68 ans, au Jour de l'An 1999, il écrira dans son journal intime : «Tous ces bonheurs courus par la cohue ne valent pas les joies que procure l'achèvement de soi dans la lucidité du service et du don. C'est un filon que l'on ne nous volera pas. Les prospecteurs ne se bousculent pas sur ce parallèle...»

Ces mots denses résumant la mission qui nourrit, chez lui, sa force de continuer.

Raymond Roy est né à Sainte-Perpétue le 30 mai 1931. Fils de Jean-Marie Roy et d'Antoinette Beauchemin, il est l'aîné d'une famille de 10 enfants.

«J'ai été un petit gars privilégié. Mon père avait un magasin général. C'était un notable. J'ai vécu une petite enfance dans la crise économique et je n'en ai pas eu connaissance...»

Ordonné prêtre en 1955, il est «condamné» à quatre années d'évêché à Nicolet. L'homme qui rêve d'action ne raffolera pas de ce travail de scribe.

En 1960, il est nommé à l'Action Catholique, à Victoriaville, particulièrement à la Jeunesse Ouvrière Chrétienne (JOC), ce lieu où il peut enfin faire fleurir tout ce qui mûrit en lui.

«Les bruits de la rue, le monde majoritaire de ces hommes et de ces femmes, jeunes nouveaux produits d'une société avide de confort et de consommation, qui fabriquait déjà ses premiers exclus, étaient pour moi, cette église hors-cadastre qui voulait naître...», écrit-il dans son journal.

S'il ne connaît pas Victoriaville, il s'y sent immédiatement chez lui. Il prend la route pour Montréal, où il occupera les fonctions d'aumônier national de l'Action Catholique, de 1968 à 1971.

À son retour à Victoriaville, il habitera LA maison, le 9, Saint-Augustin (qu'il achètera en 1974). L'adresse donnera son titre au film-documentaire tourné par le cinéaste Serge Giguère et porté à l'écran en 1995. La maison deviendra le berceau où le Sage Homme accompagne la naissance de plusieurs organismes communautaires, sous le parapluie du Centre de relèvement et d'information sociale (CRIS), dont Raymond Roy est l'un des directeurs.

«Les mouvements naissaient les uns après les autres; les besoins étaient manifestes, les crises nombreuses... Chacun arrivait avec son dossier de problèmes sous le bras. La maison était toujours pleine... C'était portes ouvertes!»

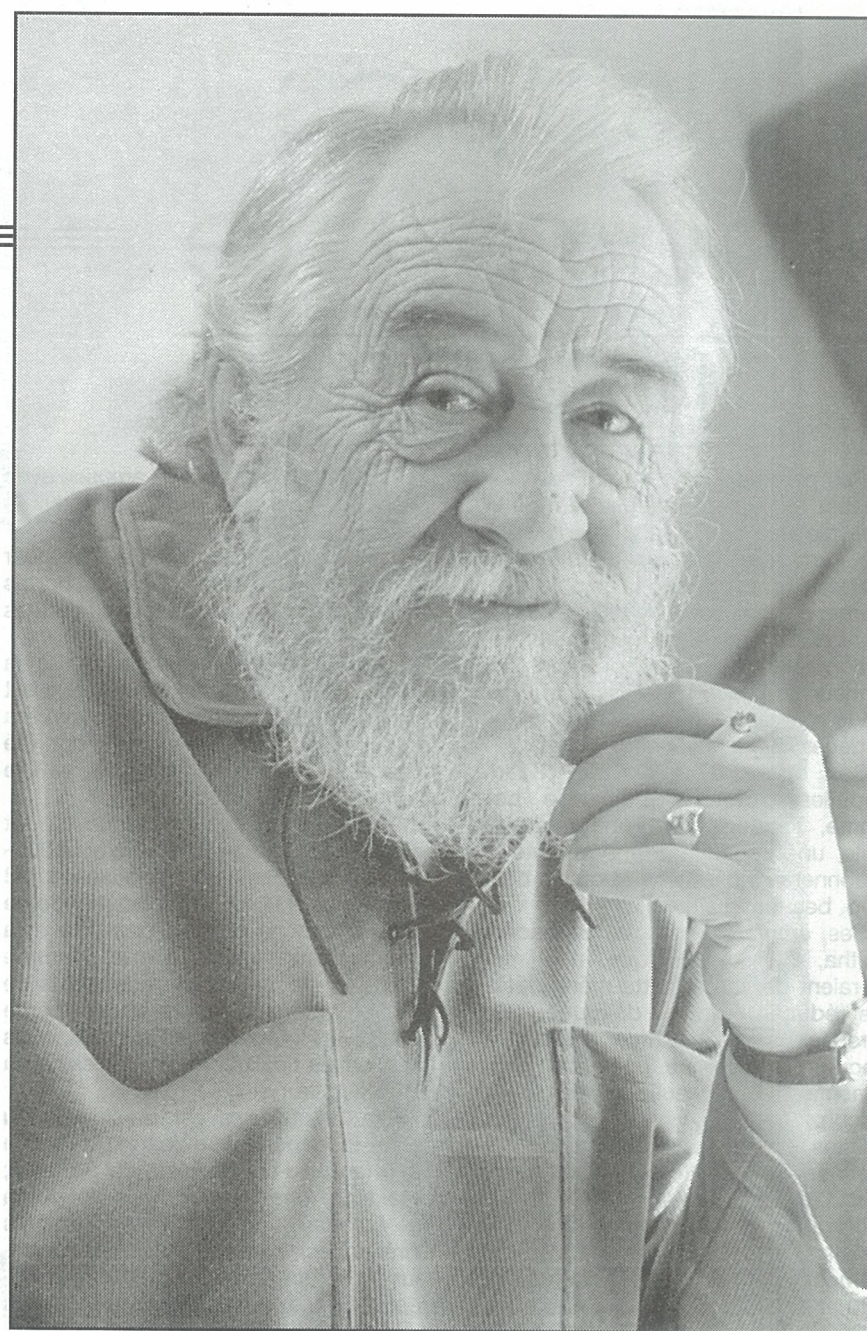
Dans ce lieu d'effervescence de ressources communautaires, on mettra au monde la maison des chômeurs, les coopératives alimentaires et de logement, la Saint-Vincent de Paul, la Télévision communautaire, Recyclovesto, le Centre des handicapés physiques, le Restaurant populaire, le Hublot et bien d'autres. Au cours de toutes ces années, ces organismes contribuent au mieux-être de milliers de personnes.

Catalyseur, initiateur, visionnaire, Raymond Roy est tout cela, et plus encore. Au-delà des intentions, le geste se pose. L'homme, d'action, fait la preuve par l'existence.

«Notre devise au CRIS était de ne pas se coucher sur un problème non réglé», rappelle-t-il.

Regroupés à l'ancien Jardin d'enfants, sur la rue Monfette (aujourd'hui le CLSC Suzor-Coté), les organismes ont des visées sur le maintenant désert édifice voisin d'Hydro-Québec, là où, à compter de 1988, on fera Ensemble et Autrement, à la Place communautaire Rita Saint-Pierre, désormais une référence au Québec.

Souffrant d'emphysème, Raymond Roy ralentit ses activités au cours des dernières années. Le temps froid ou les chaudes journées estivales affectent son souffle de vie et limitent ses visites, d'ordinaire régulières, au Restaurant



Homme de foi

populaire. Pour la première fois depuis le dernier demi-siècle, l'automne dernier, il ne s'est pas rendu chasser. Il a donné sa carabine, sa scie mécanique.

«C'est un dépouillement que je commence à faire... Plus jeune, il me semblait que je n'avais aucune limite physique : je bûchais, je conduisais des camions, j'aidais des gens à déménager, je boxais... Je n'ai plus la capacité pour ça.»

Mais Raymond Roy continue d'écrire. Il étanche sa soif de mots.

«J'aurais voulu être écrivain. Beaucoup même. J'aime ce qu'il y a de poétique dans l'écriture, ce qui peut dire l'intérieur des choses, pas juste les plaquer sur le papier...»

Depuis près de deux décennies, sa «révision de vie» passe par une mine de

crayon, dans un cahier qui ne le quitte jamais. Ses réflexions philosophiques, ses poèmes, ses notes s'étalent sur plus de 3 000 pages. Raymond Roy ne sait pas trop encore quoi faire de son oeuvre écrite.

«Chose certaine, je ne la laisserai pas dans les mains du premier venu. Il faut que cette personne aime la poésie, qu'elle soit elle-même un peu poète, chrétienne et consciente aussi des enjeux sociaux. Ça prend un regard intelligent et lucide, là-dedans...»

Références : «9 Saint-Augustin», un film de Serge Giguère, Les Productions du Rapide Blanc, 1995; «La passion de Raymond Roy», par Hélène Ruel, Journal L'Union, 21 décembre 1988. Photo : Marcel Poudrier.